# Projet d’un établissement de Trappistes en Amérique

*Septembre 1802 - février 1809.*

Archives de l’abbaye de la Trappe, ALT, cote 55, pièce 39.

*Document manuscrit, anonyme, papier, 22 x 32 cm, 34 pages, interrompu.*

*Cette relation a été largement utilisée, sans que ce soit indiqué, par l’auteur anonyme de la* Vie du R.P. dom Urbain Guillet, fondateur de la Trappe de Bellefontaine*, 1899.*

*Les numéro de page du manuscrit sont indiqués entre [].*

Il y avait longtemps que le Révérend Père Dom Augustin[[1]](#footnote-1) avait le projet de faire un établissement dans l’Amérique septentrionale lorsqu’il envoya des religieux pour le mettre à exécution. Ils en furent détournés en Angleterre et s’y fixèrent, aux instances du Lord Weld[[2]](#footnote-2) qui leur fit bâtir un petit monastère près de son château[[3]](#footnote-3).

Quelques années se passèrent depuis cette tentative, mais le RP Augustin ne perdait pas de vue cette affaire, il l’avait extrêmement à coeur, il en parlait très souvent et toujours comme d’une chose qui devait grandement procurer la gloire de Dieu. L’idée de la conversion des Sauvages animait son zèle. La seule difficulté était de trouver des religieux capables de l’entreprendre. Son intention n’était pas qu’on y allât prêcher et instruire à la manière des missionnaires, il espérait parvenir au même but en prenant de jeunes Sauvages pour les élever comme les petits Européens et il se disait souvent à lui-même : « Oh ! que de bien ! Oh ! que de bien ! »

Il en trouva un en la personne de dom Guillet[[4]](#footnote-4), ancien profès de la Trappe, qui fut assez hardi et assez déterminé pour l’entreprendre. Il était natif de Nantes et comme descendant de parents créoles, l’Amérique ne lui était pas tout à fait étrangère. Il connaissait depuis longtemps l’intention et le désir du RP Abbé et une occasion particulière le fit se déclarer avec vivacité pour cette bonne œuvre. Il s’offrit, en disant au Rd Père, comme un enfant obéissant peut dire à son père : « Mon Révérend Père, si vous me le commandiez, je partirais à l’instant ». - « Oui, mon fils, lui répondit le Père Abbé, et de l’argent, c’est que je n’en ai pas. » - « De l’argent ! répliqua le Père Urbain, je crache dessus. Ne vous inquiétez pas, mon Rd Père, si le bon Dieu veut que je réussisse, il m’en fournira les moyens. Permettez-moi seulement de prendre des sujets de bonne volonté autant que j’en trouverai, des bréviaires, quelques livres de chœur, quelques autres livres, un calice et un ornement, je ne vous demande rien de plus. » - « Mais, mon fils, reprit le Père Abbé, vous ne songez pas que vous êtes souvent infirme et que parfois vous aurez peine à marcher sans béquilles. » - « Laissez faire, répondit le Père Urbain, j’ai confiance en Dieu. » - « Eh bien, dit le Père Abbé, puisque vous le voulez, j’y consens et vous permets de prendre, tant dans cette maison-ci que dans les autres, les sujets et les objets qui vous conviendront. Prenez le temps nécessaire, faites vos arrangements. Quand vous serez prêt, je vous donnerai quelques adresses. »

Le Père Urbain s’occupa dès lors entièrement de son affaire. Ayant trouvé dans la maison où il était à peu près tout ce qu’il lui fallait en [2] fait d’objets, il partit pour Francfort sur le Mein, vers le milieu de septembre 1802, avec le dessin de se rendre ensuite par le Mein et le Rhin, à Amsterdam, où il avait résolu de s’embarquer.

Son départ chagrina plusieurs élèves parmi lesquels j’étais. (J’avais quitté la France pour éviter le voyage de Moscou et particulièrement pour la vie religieuse. Mais on jugea que j’étais trop jeune.) C’était notre confesseur et notre Père Maître, nous l’aimions beaucoup, non seulement parce qu’il nous rendait de bonne grâce tous les services qui étaient en son pouvoir, mais aussi parce qu’étant gai, il nous divertissait.

Nous étions dans le pays de Paderborn, au château de Velda qui avait été offert au RP Abbé en attendant qu’il pût disposer de la Valsainte[[5]](#footnote-5). Il y avait fait venir des sujets de toutes les maisons. En moins de huit jours, le nombre s’élevait à cent vingt, dont cinquante tant religieux de choeur que frères convers occupaient le bas du château et les autres le haut. Je ne sais comment le Rd Père nous y faisait vivre, les religieux n’étaient soumis à d’autre travail extérieur que celui du jardin et un très petit champ de pommes de terre à quelque distance. Il y avait aussi un pré, mais qui n’exigeait que trois ou quatre sorties lorsqu’on le fauchait. Cependant, nous ne manquions de rien, le tiers-ordre faisait gras et la dépense devait être grande.

Parmi les religieux de cette maison se trouvait l’ancien chantre de Clairvaux, âgé de près de quatre-vingts ans qui avait encore la voix très forte et qui savait tout par coeur. Le Père Marie-Joseph Dunand[[6]](#footnote-6) dont j’aurai occasion de parler, y était novice. On lui fit faire profession dans une maison de la Commune Observance qui était voisine.

Il y avait près d’un an que nous étions dans ce château [de Velda] lorsque le Père Abbé s’occupa, ou du moins donna des ordres pour le vider. Il le fit d’une manière presque insensible, en envoyant les sujets par petites bandes, les uns d’un côté et les autres de l’autre. Les Allemands et les Hollandais furent envoyés à Dribourg, à Darfeld et ailleurs, et les Français à la Valsainte. Cette expédition dura environ six semaines. Sans doute que le Père Abbé prit cette mesure afin que les maisons qui nous recevaient ne fussent pas trop incommodées par l’arrivée subite d’un grand nombre de personnes à la fois. On partait ordinairement cinq, six, sept et huit ensemble, toujours à pied. Un de la bande avait la bourse, il faisait les frais, personne ne s’en mêlait que lui, c’était le chef, mais on avait soin de confier secrètement à un autre une petite somme au cas d’accident.

Sur la fin d’octobre 1802, mon tour arriva, nous étions sept portés sur la liste de départ pour la Valsainte. Un Valaisan nommé Raphaël était le guide, je le nomme parce que j’aurai l’occasion d’en parler. Comme chef de la bande, il avait la bourse et on eut soin, [3] ainsi que je l’ai dit, de me confier en secret une somme de vingt écus environ. Nous étant munis de nos passeports, les uns à Paderborn au Consul français, comme Français et les autres à Warbourg, notre chef-lieu, comme Suisses, Valaisans ou Savoyards, nous partîmes. En 5 jours, faisant 9 et 10 lieues par jour, nous arrivâmes à Francfort sur le Mein, c’était notre route pour la Valsainte. Nous savions que le Père Urbain que nous aimions beaucoup, était à quelques lieues de là, l’envie nous prit d’aller le voir. Arrivés à la petite ville de Selighens, aussi sur le Mein, nous allâmes à l’abbaye des Bénédictins pour nous informer de lui. Nous l’y trouvâmes par hasard, nous en fûmes fort aises et il nous accueillit très bien. Nous ignorions le motif pour lequel il était venu se fixer dans ce pays-là et nous ne nous en occupions pas. Il nous conduisit à sa demeure au village de Wasserloos à trois quarts de lieue de là, avec sa gaieté ordinaire. C’était une petite maison dépendante d’un château situé dans cet endroit, appartenant à un marquis. Il était accompagné d’un frère du tiers-ordre et d’un petit élève d’onze à douze ans. Ils portaient tous trois l’habit religieux. Le soleil était couché lorsque nous arrivâmes et quoiqu’il fût fort pauvre dans cette petite maison, d’ailleurs très logeable et très propre, il nous procura en un instant tout ce dont nous avions besoin, avec une bonté extrême.

Le lendemain de notre arrivée, il nous parla de son projet et de tout ce qui pouvait y avoir rapport et après nous avoir raconté ce qui s’était passé entre le Père Abbé et lui en cette occasion, il nous dit qu’en tout cela, il ne désirait autre chose que la gloire de Dieu, mais que ne pouvant seul entreprendre une si grande œuvre, il avait besoin d’être secondé et qu’arrivé à Amsterdam, où il espérait se rendre sous peu, il tâcherait, sur la permission que le Rd Père lui en avait donné, de tirer des maisons de la Westphalie, un nombre suffisant de sujets de bonne volonté. Alors, le Frère Raphaël répondit : « Moi, mon Père, je suis un sujet de bonne volonté. On m’a envoyé à la Valsainte, j’ai pris mon passeport et me suis mis en route, on m’eût envoyé ailleurs, j’aurais fait la même chose, et puisque le Père Abbé vous a permis de prendre des sujets où vous en trouveriez, si je puis vous convenir, autant moi qu’un autre. Si vous le voulez bien, mon Père, je suis déterminé à vous suivre. Etc. » - « Je le veux bien, répliqua le Père Urbain, mais je vous avertis que vous devez vous attendre à beaucoup de privations, à de [4] grandes peines et à de grands travaux. De plus, l’influence d’un nouveau climat vous sera peut-être funeste. En un mot, vous avez beaucoup à craindre et peu à espérer. Réfléchissez bien là-dessus. » Il lui dit mille autres choses de ce genre comme pour l’éprouver, mais rien ne l’effraya et il persista dans sa résolution. Les autres le voulurent aussi, peut-être un peu dominés par l’envie de voyager et de courir. Ils l’obtinrent, à l’exception de deux qui reprirent le chemin de la Valsainte. Sans doute que ces derniers furent plus raisonnables, plus réfléchis et plus sages. J’ai su longtemps après qu’ils étaient devenus d’excellents sujets. Le Frère du tiers-ordre, son jeune élève de douze ans partirent avec eux.

Le Père Urbain nous fit reprendre de suite l’uniforme du tiers-ordre ayant un certain nombre d’habits qu’il s’était procuré pour l’Amérique. Il y avait près de notre domicile une chapelle où tous les jours il nous disait la messe, mais les dimanches nous allions à la paroisse distante d’un quart de lieue. Nous restâmes dans ce pays-là jusqu’après Noël, vivant de ce que les bonnes gens, nos voisins, nous apportaient : des pommes de terre, des navets à profusion, quelques fois un peu de lait et de beurre. Nous n’avions par jour que 5 onces[[7]](#footnote-7) de pain environ et nous étions contents. Quant au Père Urbain, sa nourriture consistait qu’en une bouillie de farine de froment faite à l’eau et en très petite quantité, véritable colle. Il y ajoutait seulement un peu de sel. Il ne mangeait pas de pain. Je l’ai toujours vu extrêmement sobre et quoiqu’il prît beaucoup d’exercice, son abstinence était toujours la même.

Il s’occupait alors à rassembler des moyens suffisants pour le voyage d’Amsterdam, ses sorties étaient fréquentes et intéressées. S’il n’avait pas la mine d’un Capucin, il en avait l’odeur. Il n’allait que dans les villes voisines, à Aschaffembourg, Francfort, Hanau et Selighenstatt. Quand il crut avoir assez pour jusqu’à Amsterdam, il s’arrêta. Il avait été à bonne école sous dom Augustin, il s’en acquittait parfaitement et toujours avec succès. Il devait sans doute une partie de ces succès à sa fidélité à la prière : tous les matins il faisait dans le plus grand recueillement et à genoux, sans jamais y manquer, une heure d’oraison.

D’abord, il avait résolu de prendre le Rhin à Mayence et de le descendre aussi loin que possible, c’était, dans la belle saison, la voie la moins coûteuse et la plus commode, mais les glaces qui l’obstruent au milieu de l’hiver en rendent la navigation impraticable au-dessous de Cologne, ce qui le fit changer d’avis pour éviter de grands frais et des embarras. Ayant mis tous ses effets au roulage, nous partîmes à pied le lendemain de Noël, jour de saint Etienne après avoir entendu la messe. Le Père Urbain était avec nous, ses forces ne lui [5] permettaient pas d’en prendre beaucoup à la fois, nous allions à petites journées bien doucement et il avait bon soin de nous. Muni des adresses que le Père Abbé lui avait laissées pour Amsterdam, il nous quitta à Cologne où il pris la voiture pour arriver avant nous, afin d’avoir le temps de nous procurer un asile. Nous continuâmes notre route à pied, toujours à petites journées. Vers le 15 de janvier, le froid prit un tel degré de force qu’à tout instant nous étions obligés d’entrer dans les auberges pour nous chauffer, ennuyés de cela et n’ayant plus que quatre lieues à faire, nous prîmes la voiture. Enfin, sans nous être donnés beaucoup de peine et de fatigue, nous arrivâmes à cette fameuse ville, le 16 janvier 1803, vers midi, après 22 jours de marche, 109 lieues.

Un d’entre nous qui entendait un peu la langue du pays fut se présenter à l’adresse que le Père Urbain nous avait laissée, pour annoncer notre arrivée, nous restâmes à la porte de la ville dans une auberge à l’attendre ; il mit beaucoup de temps. Enfin, accompagné d’un domestique, il vint nous prendre et nous conduisit bien loin dans l’intérieur de la ville, dans une rue étroite et obscure, à l’asile que le Père Urbain avait à peine eu le temps de nous procurer ; aussi n’y trouvâmes-nous que les quatre murs. Il était déjà tard et tout transis de froid, nous ne savions quelle attitude tenir. On nous apporta pourtant cinq ou six bottes de paille et le Père Urbain vint un instant après partager notre misère. Nous étendîmes cette paille et nous couchâmes dessus tout habillés, sans couvertures, sans feu, après nous être rassasiés de pain et de fromage. C’était assez de six dans un dénuement aussi extrême. Le Père Urbain n’y put tenir, il tomba sérieusement malade au bout de huit jours, ce qui nous sauva, car un médecin étant venu le voir de la part de la dame chez laquelle il s’était adressé, frappé de notre indigence et touché pour ainsi dire jusqu’aux larmes, s’empressa de la faire connaître. Cette respectable dame n’était pas très riche et tous les secours que nous recevions d’elle n’étaient applicables qu’au Père Urbain. Cependant un particulier nous envoya des tourbes avec promesse de nous en procurer à l’avenir autant que nous en aurions besoin et dès ce moment nous trouvâmes notre situation bien améliorée. Nous souffrîmes encore une huitaine de jours, mais ensuite, à mesure qu’on prenait connaissance de notre misère, les secours venaient. Celui qui nous avait promis des tourbes, nous en envoya toujours autant que nous en avions besoin, sans avoir jamais eu la peine de lui faire savoir que nous en manquions. Un autre particulier se chargea de nous fournir du pain, un autre des légumes, un autre de l’eau, un [6] autre du lait et ainsi de suite, d’autres nous apportaient tantôt du beurre, des œufs, de la viande, du lard et du jambon, etc. de sorte qu’au bout de trois semaines nous jouissions d’une parfaite aisance, ce qui dura tout le temps que nous demeurâmes à Amsterdam, et ces provisions, loin de diminuer, ne faisaient qu’augmenter et cela pendant plus de trois mois, pour 36 à 40 personnes. Nous avions même au-delà du besoin, puisque nous en emportâmes avec nous sur mer.

La maladie du Père Urbain heureusement ne fut pas de longue durée. Dès qu’il fut rétabli, il commença à faire des sorties. Il ne suffisait pas que nous eussions momentanément tout en abondance, il fallait s’occuper de l’avenir, c'est-à-dire, s’assurer les moyens de passer en Amérique au printemps prochain, pour quarante personnes, à raison de cinq cents francs par tête. C’était une affaire de 20 000 francs et il ne les tenait pas, mais sa confiance en Dieu était entière et il priait beaucoup. En très peu de temps, il parvint à trouver non seulement les moyens de passer, mais bien au-delà, contre son attente. Un jeune homme entre autre, déposa sur sa table, tandis qu’il était à écrire et en ma présence, un gros sac d’argent, en lui disant qu’il avait ordre de ne pas dire d’où cela venait. Et ce qui prouve qu’il avait trouvé bien au-delà, c’est qu’il se procura une foule d’objets nécessaires et utiles, la plupart de haut prix. Il acheta bon nombre de livres, un assortiment complet d’outils d’horloger tout neuf et très brillant, nous avions un maître horloger avec nous sur lequel on pouvait compter, il fallait l’utiliser. Outre cela, tous les ouvrages de Berthou in-quarto, avec gravures sur l’horlogerie, des calices, des ornements, du linge d’église, des chemises et autres hardes pour notre besoin, une caisse de pharmacie ou de médecine, une autre de liqueurs diverses pour nous soulager au cas que nous eussions le mal de mer, dix tonneaux de biscuits de fleur et autres comestibles pour suppléer à ce que le navire devait strictement nous fournir, etc. Quant aux livres, il allait aux ventes publiques, les achetait par lots, bons ou mauvais, il croyait y trouver de l’avantage, mais il les aurait eu à meilleur compte chez les bouquinistes, même les plus serrés ; aux yeux de la foi, il en existait réellement un, en brûlant tous les mauvais ouvrages qui tombaient entre ses mains.

Entre temps, c'est-à-dire, dans le courant de février, il écrivit à Münster et à Paderborn, pour qu’on lui envoyât les sujets désignés [7] de concert avec le Père Abbé. Peu de temps après, quatre religieux prêtres, six frères convers et huit élèves nous arrivèrent. La ville d’Amsterdam acheva de compléter le nombre de quarante.

Quelque porté que je sois à prendre la défense du Père Urbain dans toutes les circonstances, j’avoue que je ne puis rien en sa faveur dans celle-ci, c’est-à-dire sur ce qui concerne le choix de ses sujets. Ce choix me paraît si mauvais que je ne crains pas de dire qu’il a été en majeure partie la cause de son mauvais succès. Ces religieux, d’ailleurs pleins de mérite et d’une vertu prouvée, étaient trop âgés et en trop petit nombre. Les élèves, au contraire, étaient trop nombreux et la plupart reçus à peu près sans examen, sur la recommandation empressée de quelques bonnes femmes auxquelles on avait quelques obligations. Le frère du tiers-ordre sur lequel il comptait pour la conduite de ces élèves (Raphaël) n’avait d’autres qualités que celle du déguisement et d’autre mérite que de savoir le latin, car il n’était rien moins que vertueux. Certes, savoir le latin, ce n’est pas peu pour l’enseigner aux élèves, et celui qui le secondait ne valait pas mieux. Le Père Urbain qui les croyait bons et très utiles, leur donnait toute sa confiance, leur parlant comme à des hommes raisonnables, quoiqu’ils ne fussent que des enfants. Le premier avait à peine 22 ans et l’autre 18 ou 19. Aussi en abusèrent-ils en toutes manières. En outre, ces élèves reçus à Amsterdam plus ou moins jeunes, étaient corrompus pour la plupart, cette ville étant très débordée, ils avait plus ou moins participé à sa corruption ; il y en avait deux ou trois qui l’étaient au plus haut degré et il n’en fallait pas davantage pour infecter tout, ce qui arriva, comme je le marquerai plus tard, à l’arrivée d’un jeune homme qui sut mettre tout en jeu.

Tandis que le Père Urbain s’occupait de l’emballage de nos effets, pour les transporter au navire, le Rév. Père Abbé parut (c’était le 20 mai). Il ne put s’empêcher de témoigner sa surprise en voyant tant de nouveaux visages, tant de jeunes gens qu’il ne connaissait pas. Le Père Urbain lui rendit compte de ces nouvelles admissions et le Père Abbé finit par les approuver. Il approuva aussi ce qu’il se proposait de faire dans tous les cas et loua le bon ordre qu’il remarquait dans ses divers arrangements, etc. Il resta environ 8 jours à Amsterdam, vint trois ou quatre fois à la maison, il n’y mangea pas.

Avant de partir, il voulut passer un écrit par lequel il instituait le Père Urbain supérieur de cette colonie. L’expédition en [8] fut très longue. Plusieurs élèves l’entreprirent les uns après les autres sans qu’aucun pût réussir. Cette misérable pièce fut commencée plus de dix fois, ou l’écriture n’était pas régulière, ou il y avait des ratures, ou des mots omis, ou des contresens, ou des taches d’huile ou d’encre, etc. Ils perdirent beaucoup de temps et de papier. Ils se fâchaient, brisaient leurs plumes et finalement renonçaient à ce travail. Cependant le Père Abbé désirait qu’elle fût bien faite. Il m’appela, j’étais à la cuisine (nous faisions la cuisine chacun notre tour) et m’ordonna de la faire. Il la trouva à son gré. Après l’avoir signée et approuvée, la cacheta et la remit au Père Urbain[[8]](#footnote-8).

Le Père Abbé quitta Amsterdam dans la veille de notre départ. Nos effets étaient presque tous rendus au magasin le plus près du navire et pour avoir écrit la pièce ci-dessus, on me donna comme pénitence de les marquer tous dans l’après-midi, j’eus beaucoup à faire, car il y en avait prodigieusement, on les transportait au navire au fur et à mesure.

Le lendemain, 29 mai 1803 sur le soir, on mit à la voile, on marcha doucement toute la nuit et le 30 au matin, on mouilla à Texel pour y faire quelques provisions et donner la sépulture à un passager qui mourut quelques heures après le départ d’Amsterdam, après quoi on leva l’ancre pour entrer en pleine mer.

Je serai trop long s’il me fallait rapporter toutes les particularités de notre laborieux et pénible voyage. Notre vaisseau était américain à trois mâts, il y avait trop de monde pour y être commodément : cent soixante passagers de toute nation, sans compter l’équipage. L’appartement que nous occupions était sous la chambre du capitaine, séparé des autres passagers par une cloison, mais nous étions trop serrés, ce qui occasionna une malpropreté dégoûtante. En un mot nous eûmes beaucoup à souffrir pendant la traversée, en toute manière et surtout par l’imprévoyance du capitaine qui n’ayant pas fait des provisions suffisantes, la disette se fit sentir aux deux tiers du voyage et il nous ôta celles que nous avions apportées pour notre usage particulier. En conséquence nous fûmes réduits comme les autres à la ration la plus exiguë, jusqu’au port.

Nous arrivâmes à Baltimore le 4 septembre, après 3 mois et 6 jours de navigation. Le capitaine, homme dur et violent, fut cassé quelques jours après.

[9] Aussitôt qu’on eut jeté l’ancre, vers midi, le Père Urbain descendit à terre. Muni de quelques lettres de recommandation que le Père Abbé lui avait données, entre autres pour M. Nagot[[9]](#footnote-9), supérieur du Collège de Sainte-Marie qu’il connaissait particulièrement, il alla s’y présenter et y fut accueilli avec le plus vif empressement. M. Dubourg, actuellement évêque de Montauban[[10]](#footnote-10), était alors préfet des études, M. Flaget[[11]](#footnote-11), évêque du Kentucky, M. David[[12]](#footnote-12) son coadjuteur, M. Babade[[13]](#footnote-13) et autres faisaient diverses classes. Le collège était fort nombreux, environ 500 élèves de tous pays. Ces Messieurs se joignirent à M. Nagot, prirent unanimement à ce qui nous regardait l’intérêt le plus marqué et offrirent au Père Urbain tous les services qui étaient en leur pouvoir. Ils l’engagèrent donc à nous amener tous chez eux, sans en excepter un seul, lui disant avec la plus grande bonté qu’il y avait de la place et des lits pour tous et qu’ensuite ils se chargeraient du reste, qu’il fallait se reposer un peu après un si long voyage et de si grandes fatigues, etc. Il s’entretint environ deux heures avec ces Messieurs.

Pendant ce temps-là, nous étions au navire à l’attendre avec impatience et en proie à tout ce que la faim et la soif ont de plus cruel, car depuis trois semaines les passagers avaient été réduits à 2 onces et demie de biscuit par jour. Il était grand temps qu’on arrivât, puisqu’il ne restait à bord de quoi faire la plus légère ration. C’était une espèce de rage. Les matelots, que le capitaine avait envoyés nous chercher des vivres n’arrivaient point. Ils arrivèrent pourtant avec un bœuf entier gros et gras qu’on dépeça avec une sorte de fureur, pour le mettre au plus vite à la chaudière, ce qui nous calma un peu, dans l’espérance que bientôt nous allions en avoir chacun un morceau, mais il régnait sur tout le navire une agitation difficile à rendre, nous étions tantôt sur le pont, tantôt dans l’entrepont, sans cesse nous ne faisions que monter et descendre, comme les oiseaux qui ne pouvant sortir de leur cage, sautent continuellement d’un bâton à l’autre, jusqu’à ce qu’ils voient une issue. D’un autre côté, la vue charmante des sites pittoresques qui nous environnaient et celle de la ville, excitait violemment en nous le désir de mettre au plus tôt pied à terre. Une minute nous paraissait un quart d’heure. D’autre part, le bon ou mauvais succès de la démarche du Père Urbain nous inquiétait en quelque sorte plus que tout le reste, notre sort prochain en dépendait. Son absence nous paraissait d’une longueur extrême, sans cesse nous portions notre regard à l’endroit où il avait débarqué. Enfin vers 5 heures, nous l’aperçûmes de très loin, dans une chaloupe venir à nous [10] en grande hâte, nous ne regardions plus que lui seul, tout autre objet nous était étranger. Dès que nous pûmes distinguer ses traits, nous jugeâmes par le contentement qui paraissait sur son visage, qu’il avait réussi, ce qui nous donna un commencement de joie. Nous nous réunîmes autour de l’échelle pour avoir le plaisir de le voir monter et nous ayant aperçus à quelque distance, il battit des mains en nous criant avec gaieté : « Courage, mes amis, bon courage, j’ai de bonnes nouvelles. Demain nous sortirons ! Demain nous sortirons ! » Ayant monté sur le navire avec beaucoup de légèreté, il nous rassembla et nous raconta le bon accueil qui lui avait été fait au Collège Sainte-Marie par les Sulpiciens et les bonnes dispositions de ces Messieurs à notre égard, etc. Notre joie fut si grande que nous oubliâmes la faim qui nous dévorait et que nous attendions avec beaucoup de patience le moment de la ration. Les autres passagers se tinrent constamment auprès de la chaudière, trépignant avec une sorte de rage, car la viande ne cuisait pas assez vite à leur gré, ils la mangeaient des yeux, mais nous, nous restâmes tranquillement dans notre appartement jusqu’au moment de la distribution, qui ne tarda pas. On distribua enfin à chacun sa ration de biscuit et de viande qui avait à peine eu le temps de cuire, on se jeta dessus avec une avidité honteuse et on en mangea avec excès, je m’abstiens d’écrire les résultats dégoûtants qui en furent les suites le lendemain matin. De notre côté, il n’y eut rien ou peu de chose, le Père Urbain nous avait recommandé la sobriété, surtout après un jeûne si prolongé.

Le même jour, 5 septembre, un médecin vint vers midi nous passer en revue, il nous trouva tous sains, et il nous fut permis de débarquer quand nous voudrions. Nous nous occupâmes à l’instant de sortir nos effets et dès le soir, nous descendîmes à terre.

Quelle joie, quel plaisir de sortir d’une prison où nous avions tant souffert et de marcher sur un sol nouveau qui nous avait paru si enchanteur ! C’est inexprimable. Bien maigres, sans doute et bien épuisés, mais sains et contents.

Nous marchâmes assez longtemps dans l’intérieur de la ville au clair de la lune, avant d’arriver au Collège de Sainte-Marie situé à l’autre extrémité. Le Père Urbain était à notre tête, allant de pied ferme comme un vaillant capitaine. Il faisait très chaud et quand nous arrivâmes, ces Messieurs étaient dans la cour près de la maison, assis sur des bancs à converser ensemble. Aussitôt qu’ils nous aperçurent, ils vinrent à notre rencontre. M. Nagot vénérable octogénaire, allait le premier, d’un pas très assuré, nous tendant les bras de la [11] manière la plus affectueuse et nous adressant les paroles les plus aimables. Il voulut nous embrasser tous les uns après les autres. Il parlait toujours et en même temps, on voyait couler sur ses joues des larmes de joie. La contenance des autres Messieurs était aussi parfaitement d’accord avec ce que disait et faisait M. Nagot. Le Père Urbain attendri répondit le mieux qu’il put à un si noble et si généreux accueil, mais dans cette circonstance, l’action valait mieux que l’expression. Les religieux de leur côté témoignèrent aussi combien ils étaient sensibles. Le Père Basile ne put s’empêcher de parler à son tour et en peu de mots, il exprima ses sentiments avec une dignité bien en harmonie avec ce propos et cet extérieur grave qui le rendaient si respectable. Il était grand de taille, ayant une physionomie distinguée et assez en rapport pour la ressemblance avec mon frère Richard ; chanoine de Cambrai lorsque la Révolution éclata, il émigra en Allemagne, devint bibliothécaire chez quelque Éminence ou chez quelque Grandeur, de là il se retira à Darfeld et y fit profession. Il était visible que cet homme avait reçu une excellente éducation, simplement, noblement, clairement, mais ne se permettant jamais de dire plus qu’il ne fallait. Les trois autres avaient aussi un extérieur de dignité propre à chacun d’eux qui, joint à leur mérite, les rendait fort respectables, ils avaient tous reçu une bonne éducation. Le Père Robert avait été bon curé dans le diocèse d’Amiens, le Père Dominique, Chartreux pendant vingt ans et le Père Maurice, Picpus, de l’Ordre de Saint-François, tous bien instruits. Trois de nos frères convers avaient aussi l’air de quelque chose. Mais la jeunesse en général n’avait rien en sa faveur, rien d’intéressant. Sans doute que ces Messieurs ne manquèrent pas de discerner avec beaucoup de justesse le mérite de chacun et le contraste qui existait entre les religieux et les élèves était trop frappant, ils durent s’en apercevoir en un clin d’œil.

On nous fit entrer dans une grande salle et on parla de nous servir à souper. Le Père Urbain représenta qu’il n’y avait pas longtemps que nous avions dîné et qu’une légère collation serait suffisante. Ces Messieurs s’entretenaient avec les religieux pendant que les Négresses disposaient les tables. Quand tout fut près, on collationna, on assista aux exercices de piété de la maison qui terminent la journée et on nous conduisit au dortoir qu’on nous avait préparé.

Mais une chose qui arriva, lorsque nous nous rendions au [12] Collège Sainte-Marie et qui affligea vivement le Père Urbain, fut la fuite de trois de ses sujets qui nous quittèrent sans dire mot, par une ingratitude qui n’a pas de nom. Voici comment. Peu de jours avant notre départ d’Amsterdam, deux individus de 30 à 40 ans se présentèrent et demandèrent à être admis parmi nous, disant qu’ils voulaient se faire religieux. L’un était boulanger et l’autre armurier. Le Père Urbain les crut sur leur parole et les reçut, mais ils n’avaient d’autre dessein que de passer en Amérique sans qu’il leur en coûtât et surent profiter à notre préjudice d’une occasion qui leur paraissait favorable. Ce n’est pas tout, c’est qu’ils entraînèrent avec eux le frère du tiers-ordre sur lequel il se reposait pour la conduite de ses élèves et auquel il avait donné toute sa confiance.

Nous demeurâmes quinze jours, quelques-uns trois semaines et d’autres un mois dans cette maison, toujours traités avec toutes sortes d’égards et de bienveillance. Nous prenions nos repas avec les élèves, mêlés et confondus parmi eux, de manière que notre présence était peu sensible sur un si grand nombre.

Pendant ce temps-là, le Père Urbain concertait avec ces Messieurs sur ce qui le regardait et sur ce qu’il y avait de mieux à faire. Les religieux retirés à leurs chambres paraissaient morts à tout cela comme ils étaient morts à eux-mêmes, ne s’en occupaient pas. Ils conversaient cependant de temps en temps avec ces Messieurs et il est probable qu’ils s’entrevoyaient, mais comme leurs chambres étaient séparées de l’appartement que nous occupions, je n’étais pas à même de voir ce qui se passait, nous ne voyions les religieux qu’aux repas seulement.

Le Père Urbain faisait aussi de fréquentes sorties en ville, il fut d’abord se présenter à l’évêque[[14]](#footnote-14) avec les religieux, ensuite il allait chez les ecclésiastiques, prenait des informations, cherchait à se faire des connaissances et parmi celles qu’il fit, M. Moranvillers, curé de La Pointe, paroisse de la ville, fut celui auquel il s’attacha d’une manière toute particulière. Cet ecclésiastique était d’Amiens et avait passé en Amérique lors de la Révolution ; jeune alors, il apprit aisément l’anglais et fut bientôt en état de se rendre utile. La paroisse de La Pointe lui fut assignée. Doué d’un zèle à tout épreuve, d’un caractère aimable et d’une piété d’ange avec un grand fond d’instruction, il s’attira l’estime, l’affection et la vénération de ses paroissiens [13] à un si haut degré qu’il avait sur eux un ascendant irrésistible, de manière que tout ce qu’il leur proposait était accepté sur le champ. Ce qui ne servit pas peu à Père Urbain, comme j’aurai occasion de le remarquer. M. Moranvillers n’était pas seulement connu que dans sa paroisse, mais il l’était par toute la ville et au-delà, partout on parlait en bien de M. Moranvillers.

Dès les premiers jours de notre arrivée à Baltimore, on fit plusieurs offres au Père Urbain, entre autres une terre considérable vers les sources du fleuve Susquehanna, dans les États de New-York, mais avant de nous y conduire, il était nécessaire qu’il la vît, afin de juger si elle pouvait convenir. Elle était un peu éloignée, cette démarche exigeait du temps et l’hiver approchait. Il songea donc à nous chercher une demeure provisoire pour nous y envoyer au plus tôt, afin de n’être que le moins possible à charge à Messieurs les Sulpiciens qui nous avaient reçus avec tant de bonté. Il leur en parla et ces Messieurs, toujours généreux et obligeants, lui répondirent qu’il ne fallait pas tant se presser, mais songer plutôt à nous donner le temps de nous reposer après un si long et si pénible voyage et de réparer nos forces. « Ne vous inquiétez pas, mon Révérend Père, lui dirent-ils, nous vous trouverons quelque chose, attendez un peu, vous ne nous êtes point à charge ». Et ces Messieurs lui disaient les choses les plus flatteuses, etc.

Quelques jours après, comme le Père Urbain touchait de nouveau cette corde, dans la crainte d’abuser de leur extrême bonté : « Allons, mon Révérend Père, je vois bien que vous voulez absolument nous quitter, dit M. Nagot et je ne veux point trop vous contrarier. Il faut aller à Conewago ». C’était une plantation à 50 milles de Baltimore et à une lieue de l’église catholique de Conewago, qu’un nommé M. Haran à qui elle appartenait, n’habitait pas. Cette plantation (Pigeon-Hill) située entre les deux petites villes d’Hanovre et d’Hebestown à une petite lieue de distance de l’une et de l’autre, était fort agréable, il y avait une jolie maison assez grande pour nous contenir tous. Monsieur Haran était en France et ne devait revenir que dans trois ans. « Vous pouvez l’habiter provisoirement, tout le temps de son absence, nous dirent ces Messieurs, c’est notre ami, il est très pieux et il n’en sera pas fâché. » Le Père Urbain qui avait besoin de temps pour aller ça et là voir où il pourrait se fixer, l’accepta très volontiers, y fit dès lors charroyer tous nos effets par des planteurs qui viennent chargés à Baltimore et qui s’en retournent vides et nous les fit accompagner les uns après [14] les autres, deux ou trois à la fois, de manière que peu à peu la maison se remplît. Nous y trouvâmes quelques provisions, du moins les plus indispensables, comme farine, maïs, fruits, légumes secs, etc. On y avait pourvu. Les premiers arrivés furent les plus embarrassés, mais cet embarras n’est que l’affaire d’un moment. Ils surent comment recevoir les autres. Si d’abord quatre ont pu se mettre à table, deux autres le lendemain peuvent se mettre à côté d’eux sans beaucoup gêner, ensuite deux ou trois autres et ainsi du reste, jusqu’à réunion entière et complète. Outre les petites provisions, les bois nous offraient beaucoup de fruits sauvages dont nos frères convers savaient tirer bon parti, entre autres les châtaignes dont ils nous faisaient d’excellentes portions. La plantation avait aussi quelques fruits, assez pour notre consommation et bientôt nous nous trouvâmes dans une sorte d’abondance. Cependant dans les commencements on était parcimonieux à l’extrême, on craignait toujours de manquer, accoutumés à cette économie mesquine de l’Europe, les distributions se faisaient avec poids et mesure. Un jour un ecclésiastique de Conewago étant venu nous voir sur le soir lorsque le cellérier distribuait le pain pour le souper, ne put s’empêcher de lui marquer son étonnement de ce qu’il en donnait si peu. « Oh, Monsieur, lui dit le cellérier, ce pain est excellent, il est substantiel, il n’en faut pas donner trop. » - « Oh, mon Révérend Père, lui répliqua l’ecclésiastique, vous reviendrez de cela, ce n’est pas ici comme en Europe, on ne connaît ici ni les poids ni les mesures. » On fut par suite moins parcimonieux et on finit pas prodiguer. Je ne saurais bien rendre compte comment était produite cette abondance, je ne m’en occupais guère. Elle n’était certainement pas le résultat de notre industrie et de notre travail, tout le temps que nous demeurâmes sur cette plantation, environ deux ans. Le Père Basile était prieur et donnait des leçons de latin à quelques élèves ; le Père Robert était cellérier ; le Père Dominique[[15]](#footnote-15), vestiaire ; le Père Maurice crachait le sang, et indépendamment de tout cela, aucun d’eux n’était accoutumé à cultiver la terre, ayant passé la plus grande partie de leur vie à cultiver les lettres. Les six frères convers avaient aussi chacun leur emploi, le cuisinier, le jardinier, le buandier ; la boulangerie exigeait souvent le travail du quatrième, le cinquième cordonnier, qui était vieux, se tenait à sa boutique ; le sixième, le frère Euthime qui est ici, a toujours été ce qu’il est. On peut juger par ce petit exposé que le travail des champs se réduisait à bien peu de chose, pour ne pas dire à zéro. On cultivait pourtant un [15] petit carré de maïs et un très petit champ de pommes de terre, outre le jardin. Le Père Urbain faisait donc des quêtes et puis M. Moranvillers était là.

Les élèves ne faisaient rien, absolument rien, puisque sous le prétexte de l’étude, ils ne travaillaient pas au-dehors et que devant étudier, ils n’étudiaient que peu ou pas. Qu’eussent-ils fait aux champs ? Plusieurs étaient trop jeunes, en conséquence trop faibles, les autres plus âgés, nés à la ville, ne savaient ce que c’était de travailler aux champs. D’ailleurs le Père Urbain ne les avait pas amenés pour cultiver la terre. Son but était d’en faire des prêtres et il n’en fit que des paresseux, des gourmands, des libertins et en un mot, de mauvais sujets qui contribuèrent plus que tout le reste à faire manquer son établissement. Il était toujours absent, soit pour voir des terres qu’on lui offrait de tous côtés, soit pour faire des quêtes pour subvenir aux besoins de sa communauté et les élèves, à la faveur de son absence, vivaient dans une sorte de dérèglement qui de jour en jour ne faisait que se fortifier et s’accroître.

Ces élèves étaient extrêmement à charge au Père Basile qui s’apercevait de leur inconduite, quoiqu’ils prissent bien des précautions pour la dérober à sa connaissance. Quand le Père Urbain était de retour, il lui faisait ses observations, mais tout fut inutile et persévéra à les laisser sous la conduite d’un jeune drôle de 24 ans qu’il croyait bon, mais qui n’était rien moins que grossier, ignorant, vicieux et qui n’avait d’autre mérite que l’art de bien se cacher et de paraître tout autre qu’il n’était en effet. Si le Père Basile avait l’air de vouloir se mêler de son affaire en certains cas, tout de suite, son petit orgueil lui suggérait des moyens de défense si hardis, que le pauvre Père, à la fin, se vit obligé de renoncer à lui faire la moindre observation et d’abandonner tout entre les mains du bon Dieu. Le mal empirait toujours, il n’y avait d’autre frein qu’une certaine attention ou vigilance de leur part, afin qu’il n’éclatât pas.

Le Père Urbain s’apercevait pourtant bien que les choses n’étaient pas en bon ordre. Il avait pensé plusieurs fois mettre le Père Basile à la tête des élèves qui commençaient à l’inquiéter, mais le Père Basie ignorait la langue, ce qui était incompatible aussi avec ses habitudes religieuses. Il espérait pour l’avenir et laissa les choses dans le même état, tâchant lorsqu’il était à la maison, d’y porter remède, autant que possible, en attendant que le Père Abbé à qui il avait écrit, lui envoyât quelques sujets capables de les conduire : il était question d’un certain frère Dosithée, prêtre et d’un frère Abel, qui ne vinrent pas.

[16] En attendant, le Père Urbain recevait ou amenait de temps en temps de nouveaux élèves et en cela, je crois qu’il avait tort. Il nous en amena un, entre autre, français de nation qui infecta en deux manières : il avait la gale, il la communiqua ; ses mœurs étaient extraordinairement mauvaises et il causa d’autant de ravages qu’il était plaisant et d’un caractère enjoué. Avant son arrivée, on n’aurait pas osé se lever la nuit et aller faire trois ou quatre ensemble de petites conversations au-dehors, encore si l’on se fût contenté de cela seulement. Il y avait à Hebestown... peut-être allait-on de ce côté-là, sans qu’il y parût. J’en ai eu vent et c’est tout ce que je peux dire.

A la suite de tout cela, ils devinrent épileptiques, du moins le plus grand nombre, grinçant des dents plusieurs fois par jour et écumant comme des possédés. Ce hideux spectacle dura environ cinq ou six mois. Le Père Urbain tomba lui-même sérieusement malade (fièvre), nous croyions le perdre, il se rétablit pourtant et se remit à voyager.

Il prit le temps d’aller voir la terre du Susquehanna dont j’ai parlé et qui lui avait été offerte en arrivant. Il prit avec lui un frère convers, ils la trouvèrent très belle et très bonne, mais ils rencontrèrent des obstacles qui en partie leur parurent difficiles à vaincre sous le rapport des communications : 1°- le fleuve Susquehanna qui tombe à Baltimore dans la Baie de Chesapeake ne les favorise en aucune manière, étant obstrué de distance en distance par des rochers qui le barrent dans toute sa largeur et qui en rendent la navigation impraticable ; 2°- l’éloignement de cette [terre] dans un pays peu habité ; 3°- le défaut de bras et surtout l’embarras des élèves. Le second de ces trois obstacles n’était pas invincible, mais il le devenait avec les deux autres, de manière que quelque inclination qu’il eût pour cette terre, il fut obligé d’y renoncer et de porter ses vues ailleurs.

Mais une réflexion triste qu’on ne peut éloigner, c’est lorsqu’on pense que ces jeunes gens dont la conduite générale était si mauvaise, vivaient en partie d’aumônes et du produit des quêtes que le Père Urbain faisait avec tant de peine dans les villes de Baltimore, de New-York et de Philadelphie. C’est un grand ridicule en Amérique que la [17] quête où chacun vit de son travail et de son industrie. Sans doute, partout, il faut travailler ou mendier, mais en Amérique, il faut ou travailler ou s’en aller, parce que celui qui mendie est méprisé ou pour mieux dire, est regardé comme un être extraordinaire. Cependant, s’il demande, on ne lui refuse pas, mais il doit s’attendre à mille questions. C’est ce qui arriva à Père Urbain. Ainsi donc au lieu de s’amuser à faire des quêtes, il devait chercher à se fixer promptement, afin de se mettre au plus tôt en état de se suffire à lui-même, mais il disait que les bras lui manquaient et ne disait jamais que la jeunesse qu’il avait amenée l’embarrassait. Cette même jeunesse absorbait toutes ses ressources et il ne semblait travailler que pour elle seule, paraissant se mettre peu en peine du reste.

On s’imagine peut-être, lorsqu’on me voit insister sur l’urgence du travail, qui dans ce pays-là, les travaux doublent ceux auxquels nous nous livrons dans ce pays-ci[[16]](#footnote-16). On se trompe. La première année, sans doute, est pénible, difficile ; la seconde l’est moins ; la troisième encore moins, et ainsi de suite. En quatre ans, on est parfaitement à l’aise, on abonde, on regorge en quelque sorte. Dès que le défrichement est fait, les travaux diminuent d’une année à l’autre et finissent par se réduire à peu de chose. La destruction des mauvaises herbes est ce qui occupe le plus. On n’y fait pas de foin et les animaux n’exigent presque pas de soins. Les terres sont bonnes, l’engrais devient inutile, il serait même nuisible. La végétation y est si prompte, qu’en quatre ou cinq ans, on peut avoir des fruits de toute espèce, avec une sorte d’abondance, si on a eu soin de planter aussitôt. Qu’on ne croit pas non plus que le défrichement soit effrayant, il est peut-être moins pénible que les travaux continuels et quelques fois bien durs, telles que la moisson et la récolte des pommes de terre et autres, auxquels on se livre presque sans relâche : on a dans ce pays-là des procédés qui allègent, facilitent et abrègent cette opération. \*\*\*

Outre la terre du Susquehanna, à laquelle le Père Urbain fut obligé de renoncer, plusieurs autres lui furent offertes dans le Maryland, dans les États de New-York et dans la Pennsylvanie, également gratis. Il fut les voir et finit pas ne s’attacher à aucune. Cependant, ces pays-là lui offraient plus d’avantages que partout ailleurs. La proximité de la mer et des villes les plus considérables, etc. [18] et surtout le voisinage des Catholiques qui y sont en grand nombre, cet établissement eut été comme un centre où une infinité de bons sujets seraient venus de tous côtés, même de l’Europe.

Il est vrai que les religieux étaient âgés et peu accoutumés au travail, mais il y avait trois ou quatre frères convers forts, vigoureux et capables, qui, envoyés sur une terre quelconque, vers le mois de septembre, accompagnés d’un homme du pays pour les diriger dans leurs travaux, avec des outils et des provisions nécessaires, auraient eu jusqu’au printemps prochain assez de temps pour construire des loogs-houses et faire beaucoup de préparatifs. Les religieux pendant ce temps-là, fussent restés à leur domicile provisoire avec le postulant bénédictin et les deux autres frères convers, où ils eussent continué tranquillement leurs exercices. Je me souviens encore avec un sentiment de plaisir, et de la ferveur et de l’exactitude de ces bons Pères et surtout de leur manière de psalmodier qui était si édifiante. Au printemps ou même plus tard, ils auraient été rejoindre leurs frères pour les aider selon leurs forces en attendant des mains plus vigoureuses. Oui, seuls, sans embarras d’élèves, ils eussent infailliblement réussi et cela presque insensiblement sans trop embrasser à la fois et sans faire un dollar de dettes, qui sont la peste et la ruine totale des maisons. Aussi dans ce pays-là, elles sont inconnues, on se suffit à soi-même et on ne doit rien à personne. Quelle ressource ne serait-ce pas aujourd’hui pour un grand nombre de religieux attachés à leur état qui vont avoir le malheur d’être dispersés[[17]](#footnote-17), si cet établissement avait réussi et qui aurait eu le temps depuis, d’en former d’autres ! Pourrait-on jamais se faire une juste idée de l’empressement avec lequel on les aurait accueillis pour le bien sentir, il faudrait connaître les localités. Mais les élèves, au nombre de 25 ou 30, en ôtèrent les moyens, ils absorbaient tout, vivant dans l’abondance la plus honteuse, sans règle et sans mesure. Étonné un jour de l’étrange profusion avec laquelle les tables étaient servies, le Père Urbain s’en fâcha vivement et il y mit ordre, mais dès qu’il fut parti, on recommença. Qu’on se figure s’il est possible, de voir à chacun une grosse soupe grasse, un plat énorme de viande, volaille, lard et jambon tout ensemble, un autre plat copieux de légumes, en gras, un dessert par-dessus les bords, du pain à discrétion, certes il y avait sans exagérer au moins pour 80 personnes. Ces enfants paraissaient n’être au monde que pour la digestion, ils allaient ensuite jouer aux barres pour la faire.

[19] Je sais que dans ces pays-là, les vivres y sont très à bon compte, mais après tout, une si honteuse prodigalité ne laissait pas d’être coûteuse. Les frais d’auberges différent peu de ceux d’Europe. J’ai fait seul cent lieues par terre, de Pittsburgh à Philadelphie et tous les matins je payais ordinairement ¾ de dollar et guère moins (environ 3 francs 75 centimes, de notre monnaie). L’usage est qu’aussitôt que le voyageur arrive, on lui présente une collation qui consiste en un morceau de pain, du beurre ou du fromage et des fruits. Le souper vient 2 heures après (à moins qu’on ne veuille en user autrement) divers plats de viande et dessert, tout en abondance, un lit propre et au matin, un déjeuner copieux ou tout ce qu’il y a de bon sur la terre semble être réuni : volaille de toute espèce, bœuf rôti et saisi, lards, jambon, boulettes de viande hachée, pudding, saucisses, etc. beurre, fromage, œufs de diverses manières, desserts très variés, thé, café, toute la famille vient se mettre pour manger avec les hôtes qui sont toujours en bon nombre, exceptés les Nègres quand mêmes ils seraient libres.

D’après cela, je ne doute pas que la majeure partie du produit des quêtes et des collections de M. Moranvillers qui était intime ami du Père Urbain, n’aient été consommée au fur et à mesure et qu’il ne lui en restait que bien juste pour faire petitement ses autres affaires, je ne l’ai cependant jamais entendu se plaindre d’être à court.

Quoiqu’il en soit, de toutes les offres qui lui furent faites dans le Maryland et ailleurs, comme j’ai dit plus haut, il n’en accepta aucune et ayant entendu parler avantageusement du Kentucky, il se décida à y aller faire un tour. C’était un voyage de 200 lieues environ, à faire par terre et par eau. Il monta à cheval et y alla avec un frère convers et un interprète à la fin de l’hiver 1805. En y arrivant, il fut trouver M. Badin[[18]](#footnote-18) qui était alors le seul prêtre catholique qu’il y eut en fonction. (Je dis ceci, parce qu’il y en avait un autre nommé M. de Rohan, de la célèbre famille des Rohan qui est très connue en France. Ce malheureux prêtre, d’une assez belle prestance et d’un grand savoir, s’était attiré un interdit par son ivrognerie.) Il habitait ce pays-là depuis nombre d’années et y avait fait un bien immense. Il était vif de caractère et brûlant de zèle. On sent déjà d’avance les transports auxquels il dut se livrer à la vue du Père Urbain comme prêtre et religieux, mais quand il lui eut déclaré sa qualité de supérieur et le motif qui l’avait amené vers lui, son zèle s’enflamma d’une manière extraordinaire. Nulle difficulté, nul obstacle, tout était possible, tout était facile, il se chargeait de tout, il répondait de tout, et en un clin d’œil, tout fut calculé et arrangé, de telle sorte que le Père Urbain n’ait autre chose à faire et à penser qu’à venir nous prendre, [20] mais ce qui anima à un bien plus haut degré le zèle de ce vénérable prêtre, ce fut quand le Père Urbain lui parla du dessein qu’il avait de former un petit collège et qu’il en avait déjà un commencement. Le Père Urbain prit à peine le temps de se reposer et ne resta auprès de M. Badin que le moins qu’il put. Il laissa entre ses mains, le Frère Basile, convers, ancien profès de la Trappe pour en disposer. Ce Frère était laborieux et très entendu et sous la direction de M. Badin, il s’employa, en nous attendant, à faire les préparatifs nécessaires dans une maison destinée à nous recevoir provisoirement. Il se mit à cultiver à la hâte un jardin. C’était comme je l’ai dit, au printemps de 1805.

Le Père Urbain fut de retour vers nous au milieu de juin et dès lors il s’occupa à faire charroyer nos effets à Brownsville, sur le Monongahela où il avait décidé, en y passant, que nous y prendrions le bateau. C’était un trajet de 200 milles environ par terre. Ces charrois ou transports se font par la voie des commissionnaires avec lesquels on prend divers arrangements. Ils marchent lentement, dans la belle saison, ils font ordinairement 25 milles.

Mais une chose qui arriva et à laquelle le Père Urbain ne s’attendait pas, c’est que dès qu’il fut question d’aller au Kentucky, le jeune homme qui était à la tête des élèves prit secrètement la fuite, après avoir déposé dans un tiroir un brouillon plié en forme de lettre qui motivait sa sortie. Plusieurs autres en firent autant, d’autres, moins malhonnêtes, l’avertirent de leur dessein, d’autres enfin qui croyaient mériter quelques égards, lui demandèrent qu’il eût la bonté de leur donner quelque recommandation pour Baltimore ou pour ailleurs, ce qu’il fit. De plus, nous avions depuis environ 15 mois un apothicaire allemand d’un certain âge et très pieux qui nous convenait parfaitement. Il était venu chercher le silence et la tranquillité, mais n’ayant trouvé ni l’un ni l’autre, il se retira. Deux bons ouvriers, l’un ébéniste et l’autre menuisier, en firent autant. Le Père Barna[bé] irlandais (Capucin) qui a demeuré à Couëran, au château de Beaula [21] était alors avec nous, il se retira aussi, de manière que notre colonie se trouva en moins d’une semaine diminuée de moitié. Cette circonstance devait favoriser le Père Urbain sous le rapport de la dépense, mais peu content de toutes ces sorties, il reçut d’autres sujets en aussi grand nombre, car dès que le bruit de notre départ pour le Kentucky se fût répandu, il en vint, jeunes et vieux, de tous côtés. Le frère du tiers-ordre (Raphaël) qui nous avait quitté si malhonnêtement le jour de notre débarquement, à Baltimore, revint lui-même, il avait eu le temps d’apprendre le métier de serrurier. Le Père Urbain, enchanté de son retour, lui confia de nouveau le soin des élèves, mais c’était toujours le même homme.

Avant de partir pour le Kentucky avec le Frère Placide, convers dont j’ai parlé, le Père Urbain avait amené du Susquehanna un vieux colon de Saint-Domingue qui s’était réfugié là lors de la révolte des Nègres[[19]](#footnote-19). Cet homme avait été millionnaire et après cette catastrophe, se voyant réduit à rien, il en perdit la tête. Quoique fou, il avait fait, chez le particulier où il s’était retiré, un moulin à scie et à farine et il était bon charron. Espérant pouvoir en tirer parti, le Père Urbain l’engagea à venir avec lui. « La volonté de Dieu, mon Père, lui répondit-il, la volonté de Dieu » et il ne put, pendant tout le voyage, tirer de lui autre chose que ces mots, « La volonté de Dieu, la volonté de Dieu ». Il le mit en arrivant avec les religieux, en qualité de frère donné, parce qu’il était tranquille et tout à fait bonhomme. On lui donna le nom de François. En moins de trois mois, il recouvra parfaitement son bon sens. Il était paisible, laborieux et très pieux, en un mot, il contentait sous tous les rapports. Pendant le voyage du Père Urbain au Kentucky, il fit un wagon qui servit à transporter les objets que nous avions réservés pour notre usage en route, comme couvertures, ustensiles de cuisine et quelques provisions, afin de voyager plus économiquement.

Le retour du Père Urbain, la décision du départ pour le Kentucky, la fuite des élèves et l’admission de nouveaux sujets de tout âge, changèrent la face de la maison, le caractère n’était plus le même, mais un caractère que je ne saurais bien définir, les sujets qu’on venait d’admettre étaient de différents pays et de nations différentes, ayant chacun leurs habitudes propres et particulières, joint à cela cette sorte de mouvement qu’occasionnait notre prochain départ, en un mot, les dispositions des individus n’étant plus les mêmes, notre situation paraissait tout autre.

[22] Nous avions avec nous un Nègre et six Négrillons tous libres, deux de ces petits Nègres de 10 à 12 ans étaient fils d’un Empereur nègre de l’Afrique.

Quand tous les préparatifs du voyage furent faits, ce qui eut lieu dans le courant de juillet, on se mit en route à pied pour Brownsville, sur le Monongahela qui est une des deux branches qui forment l’Ohio, autrement dit la Belle-Rivière. Nous allions à la suite du wagon, à petites journées, comme en nous promenant, mais à petits frais, ne vivant la majeure partie du temps que de lait, de beurre et de fromage. Quelquefois on s’arrêtait pour faire de la soupe, on faisait cuire de temps en temps des fruits secs dont nous avions bonne provision. Pour cela, on se mettait près d’une fontaine, on ramassait du bois dans la forêt et en un instant, tout était expédié. Le soir, on tâchait de joindre une auberge pour y passer la nuit, il y en a de distance en distance, une grange et de la paille nous suffisaient, ayant nos couvertures avec nous. Si quelques-uns d’entre nous avaient des besoins particuliers, on demandait en payant ce qui était nécessaire et rien de plus. Ils sont habitués à cela, dans les auberges et ils n’y font pas attention. Nous faisions environ 6 ou 7 lieues par jour et nous arrivâmes sans fatigue au Monongahela, environ 30 milles au-dessus de sa jonction avec l’Allegheny River. Tous nos effets étaient rendus, nous vendîmes les chevaux et le wagon et nous achetâmes deux vieux chalands environ 12 dollars. Nous les chargeâmes et le lendemain matin, nous commençâmes notre navigation. Nous faisions nous-mêmes cette manœuvre, il n’y avait pas de danger à éviter. Les eaux étaient basses et pour cette raison, il arrivait quelquefois que nous nous engagions dans des grèves. Dans ce cas, il fallait de nécessité descendre dans l’eau jusqu’aux genoux pour se débarrasser en poussant et soulevant nos chalands, ce qui nous donnait parfois beaucoup de peine. En deux jours, nous arrivâmes à Pittsburgh, grande et belle ville, située au confluent du Monongahela et de l’Allegheny. Nous fûmes obligés d’y laisser nos chalands qui ne convenaient pas pour l’Ohio et d’en prendre d’autres, ce qui nous donna du travail pour décharger et charger. Nous fîmes aussi quelques provisions de bouche, comme biscuit, lard, etc. et tout cela exigea beaucoup de temps. On se décida pourtant à partir, après avoir demandé des renseignements sur l’Ohio, afin de pouvoir nous en tirer, voulant manœuvrer nous-mêmes pour éviter les frais. On nous donna des instructions assez vagues et nous partîmes sans patron et sans autre guide qu’un [23] almanach qui nous indiquait ce qu’il y avait à faire à certains endroits, ou à éviter, comme de prendre la droite ou la gauche, mais à l’aide d’un guide si faible, il n’était pas possible de se garantir entièrement d’une foule d’inconvénients imprévus qui se présentaient à chaque instant. Nous eûmes, de temps en temps, bien des alertes. Tantôt c’était des arbres accumulés contre lesquels nous allions heurter, tantôt des courants qui nous emportaient avec une vitesse effrayante, ou des gros d’eau qui nous entraînaient presque imperceptiblement et nous jetaient avec violence contre des îles, sans pouvoir nous en défendre, d’autres fois, c’était la grève. Un jour, à la nuit commençante, un de nos chalands faisant eau de toutes parts, fut sur le point de s’enfoncer, il était presque au milieu de la rivière. « Secourez-nous ! » s’écriaient nos frères, « secourez-nous, nous enfonçons, nous périssons ». Nous étions trop éloignés pour les secourir. « Abordez, abordez ! » leur criâmes-nous. Ils ne perdirent heureusement pas la carte, ils forcèrent promptement sur les rames et abordèrent. Il était temps, il y avait déjà un pied et demi d’eau dans le bateau et ils en avaient jusqu’aux genoux. Ils déchargèrent aussitôt et rien ne fut gâté. On vida et on boucha à la lumière d’une chandelle, toutes les issues par lesquelles l’eau entrait et le lendemain on radouba. Enfin, après bien des peines et des fatigues, nous arrivâmes à Louisville, ville du Kentucky, au commencement de septembre 1805.

Dès que nous eûmes abordé, le Père Urbain loua un cheval et prit les devants, pour annoncer notre arrivée à environ 20 milles de là. Deux jours après, les bonnes gens du pays nous vinrent avec leurs petites charrettes pour enlever nos effets et les transporter à notre domicile provisoire, mais avec un empressement, une joie, un respect et même une vénération qu’il m’est impossible de bien rendre. Ils se jetaient à genoux à nos pieds, les larmes aux yeux et s’estimaient les plus heureux du monde de pouvoir nous rendre ou nous offrir leurs services. Ils étaient en si grand nombre que plusieurs furent obligés, à leur grand regret, de s’en retourner vides. Nous montâmes sur leur [24] charrette, ce qui adoucit leur peine. Comme ils étaient venus sur le soir, ils passèrent la nuit à Louisville et à leurs frais, et le lendemain nous partîmes avec eux et nous nous rendîmes à notre demeure vers quatre heures après-midi. \*\*\*

C’était une maison en bois, proprement construite, à la manière du pays, avec une galerie à la façade, assez grande pour nous contenir tous et logeable avec quelques loogs-houses alentour, flanqués assez irrégulièrement. Cette maison appartenait à une dame veuve, très pieuse, qui nous l’avait cédée avec la plantation en état de culture et en rapport, pour en jouir autant que nous voudrions. Nous y recueillîmes en arrivant une partie des productions, comme maïs, haricots, citrouilles, fruits, etc. Le frère Placide n’avait rien négligé de son côté et les bonnes gens nos voisins, nous apportaient tout ce qui leur venait à l’idée : de la farine, des patates douces et milles autres choses, de sorte qu’en moins de 15 jours, nous avions au-delà du besoin, mais, chose curieuse, une basse-cour de plus de 200 individus qui pondaient à l’envie. Tout nous fut permis sur cette plantation, à l’exception de 4 ou 5 arbres à fruits que la dame retint pour son usage particulier.

Cette abondance nous fut nuisible dans les commencements : on se jeta avec trop d’avidité sur les fruits ; il faisait chaud et comme rafraîchissement, nous avions peine à nous en défendre. Les melons ordinaires et les melons d’eau qui étaient excellents et d’une grosseur étonnante faisaient nos délices. La fièvre nous prit tous en même temps, ayant indubitablement en partie pour cause ce nouveau régime, les fatigues de notre pénible voyage et les exhalaisons dangereuses de la rivière qui nous avions respirées. Nous couchions aussi dans les bois habituellement, plusieurs n’ayant pu nous [25] garantir des orages, nous fûmes mouillés jusqu’à la peau, nous ne prenions aucune précaution et il fallut payer tout cela. La fièvre tint plus ou moins longtemps, plus ou moins sérieusement, mais les Pères Basile et Dominique succombèrent et cela pour être tombés dans des excès opposés. C’est-à-dire qu’aussitôt arrivés, ils reprirent indiscrètement toute la sévérité de leurs règlements pour les jeûnes et les travaux, etc.

M. Badin, plein d’affection et de vénération pour ces bons religieux et les voyant plus fatigués que les autres, voulut les avoir chez lui pour les faire traiter convenablement, le Père Urbain y consentit et on les y transporta. Les soins leur furent prodigués inutilement, ils moururent 9 ou 10 jours après. Le bon Père Dominique qui avait été chartreux pendant 20 ans et qui était trappiste depuis 12 ans passa le premier. On vint de suite à la maison l’annoncer au Père Urbain qui était très mal, il jeta un profond soupir et demeura tranquille. Le surlendemain, on lui annonça la mort du Père Basile. Il se tourna brusquement et sans dire mot, du côté de la muraille de son lit et se mit à pleurer. Avec raison, cette perte était grande. Sa mort fut aussi édifiante que l’avait été sa vie. On rapporta qu’il avait conservé la connaissance jusqu’au dernier moment et que pendant tout le temps qu’avait duré son agonie, il n’avait cessé de soliloquer avec Dieu, ayant constamment les yeux fixés sur un petit crucifix qu’il tenait et qu’il laissa tomber en expirant. On transporta leur corps à notre demeure pour être ensevelis selon notre usage et on les inhuma au cimetière de la chapelle Saint-Etienne qui n’était qu’à un quart de mille.

Les Père Urbain et Robert furent aussi à l’extrémité, nous pensâmes les perdre. Le Père Maurice n’eut rien, peut-être à cause de son crachement de sang, mais chose assez singulière, c’est que les Frères convers se soutinrent. Dieu le permit sans doute pour notre utilité et pour leur donner lieu d’exercer leur charité. Quant à moi, j’en fus quitte en moins de 8 jours, je ne voulus pas même prendre aucun médicament. Mais quand le Père Urbain eut commencé à aller mieux, il m’employa à copier et écrire beaucoup de choses, les humeurs n’ayant point été évacuées lors de cette petite attaque, se portèrent sur ma vue si fortement, que je pensai en devenir aveugle. Je fus pendant tout l’hiver en proie aux douleurs les plus vives et les [26] plus atroces, sans cependant que mes yeux parussent affectés. On me saigna, on appliqua un vésicatoire sur la nuque qu’on entretint 3 mois de suite, tous les jours on assassinait une volaille pour m’en faire manger le gésier seulement. Enfin le mal céda et depuis cet instant, ma santé se soutint jusqu’à mon départ pour l’Europe qui arriva 10 ans après.

L’année suivante, le Père Robert retomba malade, il se négligea et fut négligé, il en mourut. Cette troisième perte nous fut aussi douloureuse que les deux autres, car outre qu’il était très instruit et très aimable, il était notre appui. Le Père Maurice était dès lors le seul profès qui nous restât, mais son crachement de sang ne faisait qu’augmenter. Le Père Charles postulant et toujours postulant lui tenait compagnie, ils psalmodiaient l’office ensemble.

Tandis que le nombre des religieux s’affaiblissait, celui du tiers-ordre augmentait. On recevait de temps en temps quelques jeunes gens du pays qui venaient pour étudier et en même temps pour travailler, car dans le pays-là, l’un ne peut aller sans l’autre, excepté dans les grandes villes, l’existence dépend d’un travail, mais d’un travail qui n’empêche pas de se livrer à l’étude. Dès qu’une plantation est en bon train, une heure ou deux de travail suffisent par jour et ces travaux consistent à entretenir les clôtures, à planter, sarcler, renchausser, recueillir, et outre qu’ils sont la plupart légers, simples et faciles, ils ne sont pas assidus. Le maïs nous occupait le plus, un peu de pommes de terre, beaucoup de haricots de toute espèce et excellents, dont une est mixte, c’est-à-dire paraît tenir du pois et du haricot, la gousse à près d’un pied de longueur, c’est la meilleure. Quand au blé, nous n’en avions qu’un petit champ, la moisson ne durait que 5 ou 6 jours et encore n’empêchait-elle pas les autres occupations intérieures. Nous avions le bois à notre portée et nous le brûlions sans économie. Nous n’étions pas oisifs, mais sans aucune fatigue et nous avions tout en abondance.

Le Père Urbain était souvent en voyage et la plantation allait le petit train. Les jeunes gens se conduisaient mieux qu’au Maryland, la plupart étaient du pays et de bonne volonté. Ils entendaient parfaitement les travaux, y ayant été exercés depuis leur enfance et ils nous dirigeaient. Mais l’état actuel de la communauté ne nous aurait pas permis de rien entreprendre pour nous-mêmes, c’est-à-dire commencer un établissement dans le genre de celui que nous avions en vue, je veux dire une communauté en bonne forme [27] puisque les religieux en état de la former étaient morts et que le seul qui nous restait était presque expirant. Il fallait aussi des bras plus vigoureux que les nôtres et nous ne pouvions pas compter sur nos jeunes gens du pays qui ne nous étaient venus que pour accrocher quelque science. Sans cesse le Père Urbain allait voir des terres, mais pour toutes ces raisons, que pouvait-il entreprendre ? Aussi se plaignaient-il du défaut de bras et de bras attachés à l’Ordre. Souvent, il écrivait au Père Abbé, le poussant, le conjurant de lui envoyer du monde. « On m’offre des terres gratis de tous côtés, lui disait-il, et je n’ai personne. Envoyez des sujets, le plus que vous pourrez, autrement, il m’est impossible de réussir, etc. » Je me rappelle très bien de tous ses efforts et de toutes ses instances : j’écrivais moi-même sous sa dictée. Il faisait de longs détails sur toutes ces terres, la quantité, la qualité, leur situation, rien ne lui échappait. Et pour résultat, le Père Abbé, comme pour se débarrasser de ses importunités, lui envoya comme par grâce le Père Marie-Joseph Dunant dont j’ai déjà fait mention, avec un Père Jean-Marie, le Père Ignace qui est ici, le Frère François Xavier qui était avec nous en Angleterre et un jeune Flamand de 25 ans, en tout cinq et un sixième, prêtre[[20]](#footnote-20) du Canada, qu’il avait trouvé dans le port où ils avaient débarqué, qui les accompagna avec l’intention de se faire religieux.

Leur arrivée nous causa une joie extrême, c’était un enchantement, une fête, le Père Urbain y était, il n’y manquait plus que la flûte et le violon, mais cela ne dura pas longtemps, nous reconnûmes bientôt que nous aurions affaire à un homme[[21]](#footnote-21) bien différent de ceux que nous avions perdus. Il finit pas nous ennuyer en ne cessant de nous raconter ses belles opérations de la fondation du monastère de la Riedera[[22]](#footnote-22), en Suisse où il avait été envoyé en qualité de cellérier et il prétendait suivre la même marche dans tout ce qu’il voulait entreprendre. Il avait dans la tête une confusion de plans et quand il les exposait, c’était la chose du monde la plus bizarre. Cependant, quoique le Père Urbain ne fût pas très émerveillé de tout ce qu’il disait, comme il paraissait actif et avoir à coeur la réussite de ce que lui-même désirait depuis si longtemps, il lui donna l’intendance des opérations. *Fac quod vis*. Muni d’ailleurs d’une lettre du Père Abbé, par laquelle il l’instituait [28] prieur de la colonie, il le reçut comme tel. Il ne tarda pas à faire valoir son autorité en tranchant assez fermement dans toutes les circonstances. Zélé pour l’observance littérale des règlements, il voulait qu’on les observât sur tous les points. Ce n’était guère possible, la communauté n’était pas assez nombreuse. Néanmoins le Père Urbain ne s’y opposa pas, jugeant bien que par suite, il en verrait lui-même l’impossibilité dans ce nouveau climat, avec si peu de monde. Ce qui arriva en effet, il vit bien qu’il était nécessaire de relâcher de quelques crans. Dans ces occasions-là, il disait qu’il était bon enfant et qu’il savait ce que c’était d’être raisonnable, mais après tout, il ne cédait qu’à la rigueur et conservait toujours un fond de raideur. Depuis notre arrivée en Amérique jusqu’alors, les religieux avaient toujours porté l’habit séculier, mais il le fit déposer avec l’agrément du Père Urbain, quelques jours après son arrivée et dès lors, le Père Charles, bénédictin qui depuis si longtemps était postulant, le prêtre du Canada et le Père François Xavier, prirent ensemble l’habit de novice. Les deux premiers firent profession l’année révolue. Quant au Père François Xavier, il ne la fit qu’à la Louisiane, je ne sais pourquoi, c’est-à-dire 2 ans après. Peu de temps après, il en vint un quatrième, homme de belle taille, français, qui eût persévéré si l’établissement eut réussi, de sorte que le chœur semblait reprendre. Deux Irlandais, excellents sujets firent aussi profession en qualité de convers, mais tout cela ne nous mena pas loin, c’était le dernier effort de notre maison expirante. Il aurait fallu dans notre position une douzaine de bons frères convers, comme il y en a ici et que les supérieurs eussent su l’anglais.

Nous avions à proximité une terre[[23]](#footnote-23) à notre disposition. On projeta d’aller s’y établir ; toujours rester au domicile provisoire cela ne conduisait à rien. Il fallait y envoyer des sujets pour commencer, mais qui ? Et combien ? Étant d’ailleurs tous impropres, c’était là la grande difficulté. Le Père Maurice presque mourant y fut envoyé avec trois frères convers les plus capables et le Père Marie-Joseph y allait de temps en temps donner ses ordres, mais les opérations paraissaient languir. Le Père Maurice y mourut peu de temps après. Il était italien, d’une douceur et d’une bonté extrêmes, grand théologien, très instruit, rien ne lui était étranger, il parlait français et pouvait avoir 45 ans.

[29] Pendant ce temps-là, le Père Urbain fit un voyage à Baltimore, il y rencontra un nommé M. Mulhamphi qui lui conseilla d’aller à la Louisiane. « Allez à la Louisiane, lui dit-il. Allez à la Louisiane, vous y trouverez mieux que partout ailleurs. Je connais le pays, j’y ai une habitation, si elle vous convient, prenez-là, si elle ne vous convient pas, du moins demeurez-y provisoirement, ce qui vous facilitera en y arrivant. » Ce M. Mulhamphi lui dit mille et mille choses, qu’il en parlerait à la communauté à son retour et qu’il accepterait son offre s’il n’avait pas d’empêchement, etc.

Dès que le Père Urbain fut de retour de Baltimore, il parla au Père Marie-Joseph des nouvelles offres qui lui avaient été faites par M. Mulhamphi dans le plus grand détail. Le Père Marie-Joseph déjà dégoûté du Kentucky parce que les opérations n’allaient pas à son gré et aussi en partie parce que nous ignorions la langue, se sentit à l’instant tout de feu pour la Louisiane. On y parlait français, c’était attrayant. Il dit donc au Père Urbain : « Croyez-moi, mon Révérend Père, allons-y faire un tour et nous verrons ce que c’est. Au reste, que faisons-nous ici ? Nous n’avançons à rien, etc. » L’imagination d’un côté lui grossissait à l’infini les difficultés du Kentucky et de l’autre, sur le rapport du Père Urbain, les avantages incalculables de la Louisiane. « Attendons un peu, lui dit le Père urbain, il ne faut pas aller trop précipitamment, la chose est à examiner. » On différa un peu, je ne sais si on examina bien, mais on finit pas se décider à y aller. C’était au mois de novembre 1808. Il y avait environ 200 lieues à faire pour s’y rendre, la saison était mauvaise. Ils montent à cheval tous les deux et arrivent à Saint-Louis au milieu de l’hiver, c’est-à-dire, un peu avant les fêtes de Noël. Tout nouveau, tout beau. Ils furent bien accueillis, on leur fit de charmantes offres et ils acceptèrent [31] une terre sans avoir à peine eu le temps de la voir, elle était d’ailleurs couverte de neige et de glace, le froid était intense, ils s’en rapportèrent plus à ce qu’on leur en disait qu’à ce qu’ils en avaient vu eux-mêmes, ou du moins qu’à ce qu’ils avaient pu en juger. Du reste, sa position paraissait avantageuse à proximité d’une ville considérable : Saint-Louis. Elle n’exigeait aucun défrichement, c’était une vaste prairie entourée de belles futaies, sur une jolie rivière, etc. En effet, dans la belle saison, cette terre est une des plus agréables à la vue et des plus fertiles du pays, mais sous ces beaux dehors, il y un principe destructeur : l’insalubrité et on n’en parlait pas. Des missionnaires jésuites autrefois étaient venus s’y établir, ils y moururent presque tous et on n’en disait rien. C’était autrefois un sépulcre de Sauvages. Il y a 7 ou 8 pyramides de terre rapportées, assez près les unes des autres, faites en pain de sucre, ayant environ 100 pieds d’élévation et peut-être 150 ou 160 pieds de circonférence à la base. Elles ne sont pas quadrangulaires, à la manière des Égyptiens, mais parfaitement rondes. Il est probable que ce sont des monuments élevés à la gloire de grands braves de leur nation. Il est aussi probable que leurs cendres y reposent et que si on les démolissait, on y découvrirait des preuves[[24]](#footnote-24). Il est en usage parmi eux d’ensevelir leurs morts avec tous leurs accoutrements et leurs marques de distinction, si ce sont des chefs. Bref, ces pyramides qui peuvent intéresser les curieux et leur donner matière à écrire, offrent la perspective la plus singulière.

Avant de parler du retour du Père Urbain et du Père Marie-Joseph de la Louisiane, je ne dois pas négliger d’écrire la perte affligeante que nous fîmes pendant leur absence, en la personne du Père Jean-Marie qui mourut de consomption dont il était attaqué depuis 2 ans. C’était un homme unique en son genre, je ne sais si la Réforme[[25]](#footnote-25) en a jamais eu et si elle en aura jamais un semblable pour la science. Il avait été chanoine de Tournai, natif de Bruges, le flamand était sa langue maternelle. Il faisait du latin ce qu’il voulait, il savait le grec, l’hébreu, l’allemand, le hollandais, le français et il comprenait l’anglais ; s’il avait pu le prononcer, il l’eût parlé.

[32] Pour le reste, il n’ignorait rien, les choses les plus abstraites lui étaient familières. Mais une chose dont je ne saurais bien rendre compte, c’est une faveur toute particulière qu’il reçut du Saint-siège, pour avoir, je crois, défendu avec succès une cause importante. Je ne me souviens pas bien ce que c’est. Je me rappelle seulement d’avoir vu un bref et un reliquaire. Le Père Ignace qui est ici doit le savoir mieux que moi, étant venu de l’Europe avec lui.

Un jour à certaine occasion, je lui disais qu’il n’était pas aisé de faire une confession générale et de la faire avec exactitude. « Quelque grand pécheur que vous soyez, je puis vous la faire faire en deux heures, me répondit-il. »

Avec toutes ses connaissances, il était extrêmement humble, se portant toujours vers les occupations les plus viles et les plus abjectes. Il mourut en saint. Quelques jours avant sa mort, il demanda la « Préparation... » par Grasset pour s’exciter, mais il n’en avait pas besoin, il y avait longtemps qu’il s’y était préparé, il la voyait venir sans crainte, il la désirait même avec ardeur. Plus le moment approchait, plus sa joie était grande, sans cesse il répétait : « *Cupio dissolvi et esse cum* *Christo* » et mille autres choses qui exprimaient le violent désir qu’il avait de jouir de Dieu au plus tôt. Trois jours avant, le Père Bernard édifié de sa résignation et du désir extrême qu’il avait de quitter la vie, qu’il exprimait de tant de manières différentes, lui dit avec transport : « Oh, mon Père, votre sort est digne d’envie, je voudrais être à votre place, ou du moins aller bientôt au Ciel avec vous. » Le Père Jean-Marie lui prit la main, la lui serra fortement et lui dit : « Mon Frère, ayez patience, dans 2 ans. » Le Père Bernard crut à l’instant qu’il battait la campagne, il le quitta sans peut-être faire beaucoup de cas de ce qu’il venait de dire. Cependant cela ne manqua pas[[26]](#footnote-26). J’étais seul présent à voir et à écouter.

Toutes ces pertes seraient capables d’effrayer, si on ne faisait pas attention aux véritables causes qui les ont produites. Le climat n’y est pour rien et cependant on se sent naturellement porté à les lui attribuer, mais pour peu qu’on réfléchisse, on en jugera autrement. Il faut, dit-on, payer le tribut au climat, c’est en général le préjugé des Européens qui accusent le climat, au lieu de s’accuser eux-mêmes, de s’en prendre à diverses circonstances indépendantes auxquelles [33] ils ne pensent pas, telles qu’un changement subit de régime, des fatigues extraordinaires occasionnées par de violents travaux, comme de ramer, la respiration de miasmes putrides d’une rivière qui est basse dans les fortes chaleurs de l’été, une nourriture débilitante et malsaine, des jeûnes repris tout en arrivant et dans toute leur rigueur, voilà dans l’exacte vérité, la conduite qu’ont tenue nos Père qui ne se donnaient jamais de relâche, embrassaient à outre mesure tout ce qu’il y avait de plus dur et de plus pénible et qui étaient prêts à tout souffrir et à tout endurer plutôt que de manquer à leur règle, n’en voulant pas démordre d’un point. Sans doute que des hommes de ce caractère dont toute la force ne gisait que dans l’esprit devaient nécessairement succomber. De plus, ils étaient tous âgés, ayant plus de soixante ans et même soixante-cinq. Le climat du Kentucky est très sain, mais la conduite de nos Pères n’était pas saine. Le Père Urbain n’en mourut pas, il savait s’arranger et cependant sa santé n’était pas des meilleures. Les six frères n’en moururent pas, les trois qui vivent encore peuvent attester le fait, les trois autres moururent 10 ans après. Le Père Ignace existe, j’existe moi-même et bien d’autres. Il est aisé de voir, d’après cet exposé à l’égard de ces pertes, que le climat n’y était pour rien ou pour bien peu de chose. Au reste, nous nous portions tous très bien dans ce pays-là, le Père Ignace et le Frère Euthime ne sauraient le nier. Il est même reconnu, à n’en pouvoir douter, que le climat en général dans toutes les contrées de l’Amérique septentrionale est plus favorable aux Européens qu’à ceux qui y sont nés. J’y ai vu trois siècles vivants, l’un avait 104 ans, l’autre 105 et le troisième 107. Ils marchaient avec autant d’aisance qu’un septuagénaire qui n’a pas d’infirmités. J’ai vue celui de 107 ans cultiver lui-même un petit champs de tabac et y donner tous ses soins. Ces bons vieillards au moment de l’arrivée de M. Flaget dans le pays, vinrent lui demander sa bénédiction, l’extrait de leur baptême à la main. Ce saint évêque en fut émerveillé au-delà de tout ce qu’on peut dire. C’était des conteurs et il eut la bonté de les écouter autant qu’ils voulurent. J’ai su après, que ces deux vieillards étaient parvenus à l’âge de 110 ans. J’ajouterai encore que j’y ai vu une dame de 99 ans qui pouvait encore et sans lunettes, enfiler une aiguille.

[34] Les Pères Urbain et Marie-Joseph, après avoir été accueillis à la Louisiane au-dessus de leur attente et ayant accepté la terre dont j’ai parlé, d’un nommé Jarrot, ancien économe des Sulpiciens de Paris, qui n’ayant pas voulu rester à Baltimore avec ces Messieurs, était venu se fixer à Cahokia, ville située vis-à-vis Saint-Louis, revinrent au Kentucky en grande hâte, nous annoncer leurs bons succès. Ils arrivèrent au commencement de février 1809 et dès lors, ayant renoncé à tous les avantages que le Kentucky pouvait nous présenter, on s’occupa exclusivement des moyens à prendre les moins coûteux pour se transporter à la Louisiane, hommes et bagages. Par terre, un homme à cheval s’en tire, mais s’était impraticable avec un équipage comme le nôtre. Les chemins sont à peine frayés, à chaque instant on rencontre des ruisseaux, des rivières sans ponts, sans bateaux propres à traverser des chariots et des charrettes, et toujours dans des forêts presque impénétrables, etc. On résolut d’aller par eau comme étant la voie la plus commode, la plus expéditive et la moins coûteuse, quoique la plus longue, et afin que les frais fussent moindres encore, on imagina de faire tout par soi-même, sans avoir recours à personne. En conséquence, pour éviter l’achat indispensable d’un bateau, on appela tous ceux d’entre nous qui pouvaient travailler le bois et on leur demanda s’ils pouvaient ensemble en faire un. Le Frère François réfugié de Saint-Domingue dont j’ai déjà fait mention, s’avança et dit avec sa simplicité ordinaire qu’il croyait pouvoir en venir à bout et qu’il l’entreprendrait si on le lui commandait. Le Frère Palémon (Irlandais, nommé Killy) ex-colonel, répondit qu’il entendait aussi cette partie-là et dès lors, on le donna au Frère François pour le seconder. Quatre ou cinq autres menuisiers-charpentiers dirent qu’ils feraient ce qu’ils pourraient. On les mit de suite en activité, afin de profiter de la crue du Salt River qui n’arrive qu’une fois l’an, dans le courant d’avril et qui ne dure que 24 heures, au plus 30. Le Salt River qui tombe dans l’Ohio, après un cours de 40 à 50 milles, n’était qu’à 9 milles de notre habitation. C’était sur le bord de cette rivière et dans la forêt que le bateau devait être construit. Les ouvriers s’y transportèrent avec leurs outils. Ils firent d’abord une cabane en planches pour se mettre à l’abri et pour pouvoir [...] Ils ne revenaient à la maison que le dimanche.

*[Le document est interrompu, la suite manque.]*

Transcription et annotation Tamié

18 septembre 2003

1. Dom Augustin de Lestrange - Louis Henri est né en Vivarais, en 1754. Il entra au séminaire Saint-Irénée, tenu par les Sulpiciens, à Lyon, en 1770, puis à celui de Saint-Sulpice, en 1772, à Paris. Ordonné prêtre en 1778, il passa alors dans la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, au service de la paroisse. Il fut nommé grand vicaire au diocèse de Vienne en Dauphiné, par son évêque, en mai 1780. En octobre 1780, il entra à l’abbaye cistercienne de La Trappe, réformée, au 17ième siècle, par l’abbé de Rancé, prit le nom de Frère Augustin, fit profession en 1781. Au moment de la Révolution, il résolut de s’expatrier avec plusieurs de ses confrères pour fonder un nouveau monastère, à la Valsainte, en Suisse. Les novices affluant, il fut nécessaire de créer d’autres communautés. Entre avril 1793 et février 1796, neuf groupes de fondateurs furent envoyés dans différents pays. M. Emery, qui fut supérieur général des Sulpiciens, de 1782 à 1811 conseilla à dom Augustin de s’orienter vers le Canada. Il y avait déjà des Sulpiciens à Ville-Marie, l’actuelle Montréal, depuis 1657 et en 1791, un autre groupe de Sulpiciens fut dirigé sur Baltimore, siège épiscopal de Mgr John Carroll.

On trouvera de nombreuses notices biographies dans *The Catholic Encyclopedia*, sur le site : /www.newadvent.org/cathen/ ainsi que dans *Appleton's Cyclopedia of American Biography,*sur le site : http://famousamericans.net/ [↑](#footnote-ref-1)
2. Thomas Weld était un pieux laïc. Le 15 août 1790, il avait prêté la chapelle de son château de Lulworth, pour la cérémonie du sacre épiscopal de Mgr John Carroll, premier évêque des États-Unis. Son fils Thomas devint cardinal en 1830 et protecteur des Trappistes. [↑](#footnote-ref-2)
3. La première colonie partit pour l’Espagne en avril 1793. Le groupe pour le Canada trouva un lieu d’implantation en Brabant, à Westmalle, en juin 1794, un autre à Lulworth, en Angleterre, en octobre 1794. P. Arsène Durand reçut de dom Augustin, en avril 1794, un document l’autorisant à quêter pour une fondation prochaine au Canada et l’institua abbé de ce futur monastère. Cependant, il ne quitta pas l’Europe, s’installa à Westmalle, puis à Lulworth, où il mourut en 1804. [↑](#footnote-ref-3)
4. Père Urbain Guillet : né à Nantes, le 13 février 1764, reçu à La Trappe en mars 1786, il eut dom Augustin comme maître des novices et Père Arsène Durand comme sous-maître, fit profession en 1789 et il partit à la Valsainte avec le groupe des fondateurs. Il fut envoyé à Sembrancher, dans le Valais, pour y ouvrir une communauté de moines qui devaient bâtir un monastère pour les moniales, ils y arrivèrent en 1796. Départ de Suisse, en février 1798, pour chercher un refuge en Bavière, puis en Russie et retour en Allemagne, en 1800. Après les essais de fondation aux États-Unis, entre 1803 et 1815, Père Urbain revint en France, racheta l’abbaye de Bellefontaine et mourut le 2 avril 1817. [↑](#footnote-ref-4)
5. La Valsainte : Ancien monastère de Chartreux, dans le canton de Fribourg, en Suisse, où se sont installés, le 1er juin 1797, vingt-et-un moines, choristes et convers cisterciens, de l’abbaye de la Trappe, avec dom Augustin de Lestrange à leur tête. Ils désiraient continuer à vivre en moine, malgré la suppression des Ordres religieux en France par le gouvernement révolutionnaire. Cette nouvelle communauté fut érigée en abbaye en 1794. Elle rédigea des règlements très détaillés et d’une grande austérité. Ces moines furent appelés *Trappistes*. De nombreux volontaires se présentèrent au noviciat et bientôt la Valsainte se révéla trop petite ; il fallut fonder de nouvelles maisons.

Moines et moniales, avec les enfants dont ils s’occupaient dans un tiers-ordre, durent quitter précipitamment la Suisse en janvier-février 1798, pour chercher un asile à l’est : en Autriche, en Bavière, puis en Russie et retour en 1800. Ce périple a reçu le nom d’*Odyssée* *monastique*. [↑](#footnote-ref-5)
6. Père Marie-Joseph : Jean-Pierre Dunand, né le 29 avril 1774, près de Salins (Jura), enrôlé dans l’armée de la République en 1792. Il entra à la Valsainte en septembre 1797, participa à l’Odyssée monastique, fit profession en 1801, entre les mains de dom Augustin, en l’église cistercienne toute proche de Hardehausen, il fut envoyé ensuite à Velda. Rentré à la Valsainte en 1803, il devint cellérier et au printemps 1804, il s’activa pour l’aménagement de la Riedera. Il fut ordonné prêtre, en vue d’être envoyé aux États-Unis. Il arriva à Baltimore le 14 août 1805. Il rejoignit la colonie de dom Urbain au Kentucky, le 10 octobre, porteur d’une lettre de dom Augustin l’instituant prieur. Il ne se rembarqua pas pour la France avec le groupe, en 1815, mais resta aux États-Unis comme missionnaire, jusqu’en 1821. Il revint alors à La Trappe, puis à Bellefontaine, mais ne fut pas beaucoup apprécié par la communauté. Il créa des difficultés et fut prié d’aller ailleurs. Il se fit accueillir par la communauté de Bellevaux, alors dépourvue de prêtre, après la mort, en 1828, de son fondateur dom Eugène Huvelin. Il y signa le registre des prises d’habits comme supérieur. Il créa encore des difficultés, en communauté et avec la population locale qui profita de la Révolution de Juillet 1830 et la vague anticléricale, pour envahir le monastère. Les moines jugèrent bon de s’exiler en Suisse, en août. Déjà en juin, Père Marie-Joseph s’était retiré dans sa paroisse natale, il y mourut en 1850. [↑](#footnote-ref-6)
7. Une once = 30,5 g. [↑](#footnote-ref-7)
8. Une obédience, écrite en latin, de la main de dom Augustin et remise à Père Urbain se trouve aux archives de l’abbaye de Bellefontaine. Le document, coupé en deux et plié, servit d’enveloppes à Père Urbain pour expédier deux lettres depuis l’Amérique, à son frère Emmanuel Guillet, en France, qui conserva ces pièces. [↑](#footnote-ref-8)
9. M. Nagot - François Charles Nagot naquit à Tours, en France, le 19 avril 1734. Au moment de la Révolution, il fit partie du groupe des huit premiers Sulpiciens envoyés, en 1791, à Baltimore, pour y ouvrir un séminaire et établir un refuge pour les religieux persécutés en France. Il fonda le Collège Sainte-Marie en 1799 et un autre collège à Pigeon-Hill en Pennsylvanie. Il avait 69 ans en 1803. Il mourut à Baltimore, le 9 avril 1816. [↑](#footnote-ref-9)
10. Dubourg - Louis Guillaume, né le 16 février 1766, à Cap-François, Saint-Domingue, ses parents s’y étaient installés vers 1765 et possédaient une grande plantation. Il fut envoyé en France à l’âge de deux ans. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice à Paris ; en 1784 devint sulpicien et fut ordonné prêtre. Au moment de la Révolution, il émigra d’abord en Espagne en 1792, puis à Baltimore en 1794. Il alla à New-Orleans en 1800 et fut nommé évêque de Saint-Louis en 1812, sacré en 1815. Revenu en France, il fut évêque de Montauban de 1826 à 1833 et archevêque de Besançon de février à décembre 1833, date de sa mort.

On peut dater le présent manuscrit entre 1826 et 1833. [↑](#footnote-ref-10)
11. Flaget - Benoît Joseph, né à Contournat, près de Billom, diocèse de Clermont, le 7 novembre 1763. Il entra au séminaire des Sulpiciens de Clermont à 17 ans et devint sulpicien, en 1783. Il fut ordonné prêtre en 1787, à Issy, dont le supérieur est le Père Gabriel Richard, futur apôtre du Michigan. Il fut économe du séminaire de Nantes, puis directeur à celui d’Angers. Au moment de la Révolution, sur le conseil du supérieur général des Sulpiciens, M. Emery, il partit pour Baltimore, en 1792, avec Etienne Badin et Jean-Baptiste David son futur coadjuteur. Il fut envoyé à Fort-Vincennes comme missionnaire, puis devint professeur au collège Georgetown, sous la présidence de M. Dubourg. De 1798 à 1801, il est envoyé à La Havane. Le diocèse du Kentucky fut créé le 8 avril 1808. M. Flaget fut proposé comme premier évêque, il accepta en 1810. Son siège épiscopal sera déplacé de Bardstown à Louisville, où il mourut, le 11 février 1850.

Il reçut au Kentucky la colonie de religieux partis de Melleray en 1848 et qui fondèrent la Trappe de Gethsemani, en un lieu peu éloigné de Casey-Creek, où la première colonie de Père Urbain avait essayé de s’implanter. [↑](#footnote-ref-11)
12. David - Jean-Baptiste, né à Nantes en 1761. Il devient sulpicien en 1783, émigre en Amérique en 1792, est professeur à Georgetown College ; en 1806, il est au collège Sainte-Marie de Baltimore. Il part avec Mgr Flaget à Bardstown, en 1810. Il est proposé pour devenir évêque de Philadelphie, il refuse et devient le coadjuteur de Mgr Flaget en 1817. Il meurt à Bardstown en 1841. [↑](#footnote-ref-12)
13. Il existe une lettre de Father Pierre Babade, à Rebecca Mary Seton, d’Emmitsburg, (Maryland), du 26 septembre 1813, deux lettres faisant allusion à M. Pierre Babade : de Mgr Flaget à Père Simon Gabriel Bruté, de Baltimore (Maryland), le 5 février 1812 et du 7 janvier 1815 et une autre de Mgr Jean Cheverus, évêque de Boston, au même, au collège Sainte-Marie, de Baltimore, du 17 mars 1815. [↑](#footnote-ref-13)
14. Mgr John Carroll, archevêque de Baltimore dont le diocèse s’étendait sur toute la côte est, jusqu’aux Îles des Antilles. Il y avait deux autres diocèses pour l’Amérique septentrionale : Québec fondé en 1674 et New-Orleans en 1793, puis vinrent, en 1808 : Boston, New-York, Philadelphie, Bardstown.

John Carroll, né à Upper Malboro (Maryland), le 8 janvier 1735. A 13 ans il est envoyé à St-Omer en Flandre française pour ses études. Il entre en 1753 dans la Compagnie de Jésus. Il est ordonné prêtre en 1769. Il enseigne à St-Omer et Liège. En 1773 le pape Clément XIV supprime la compagnie de Jésus. Il rentre au Maryland et devient missionnaire. Il est nommé évêque le 6 novembre 1789 et il est consacré dans la chapelle de M. Weld au château de Lulworth (Angleterre) le 15 août 1790. Il revient à Baltimore en décembre. Il fonde le collège de Georgetown en 1791. Il ordonne le premier prêtre : Etienne Badin en 1793. ²Il meurt à Baltimore le 3 décembre 1815. [↑](#footnote-ref-14)
15. F. François de Paul Dargnies lui consacre une notice dans *Mémoires enforme de lettres...,* L’Harmattan, 2003,p. 402 : « Frère Dominique, religieux, prêtre, de la Grande-Chartreuse, entré à la Valsainte le 5 janvier 1796, âgé de 48 ans, mort en Amérique le 1° ou 26 août 1804. À l’époque de la Révolution en France, il fut vivement persécuté et eut beaucoup à souffrir, ayant été exporté sur un vaisseau où on leur fit les plus mauvais traitements. Dieu ayant permis qu’il soit échappé à ce danger, il vint à la Valsainte où, après avoir fait son noviciat, il fit profession. Il sortit de la Suisse avec nous et fit tout le voyage en Russie. Il fut un de ceux qui partirent les premiers de Vienne pour aller à Orcha en Russie et le Rd Père Abbé le prit avec lui pour l’accompagner dans le voyage qu’il fit à Saint-Pétersbourg. Il était sujet à une infirmité très douloureuse. Lorsque nous fûmes sur le point de sortir de la Russie, elle s’augmenta à un point considérable ce qui lui fit prendre la résolution de s’arrêter et de se fixer dans un monastère de Chartreux. Mais dès que le Rd Père Augustin l’eut appris, il en fut très mécontent et l’envoya chercher. Il revint donc se joindre à nous et suivit la communauté. Étant à Velda il s’offrit au Rd Père pour accompagner le Père Urbain en Amérique, ce qui fut exécuté. J’ignore ce qu’il y a fait. Nous avons reçu le billet de sa mort vers le mois de mars 1806. Il fut beaucoup regretté de tous ceux qui l’avaient connu. Il le méritait à tous égards à cause de sa grande piété et de la bonté de son caractère. » [↑](#footnote-ref-15)
16. Il semble écrire depuis la France où il est revenu 10 ans plus tard après l’établissement au Kentucky, en 1805, comme il le note p. 26. [↑](#footnote-ref-16)
17. Ceci pourrait être une allusion à une recrudescence de l’anticléricalisme, à la suite de la Révolution de Juillet 1830. Le manuscrit pourrait avoir été rédigé à la fin de 1830. [↑](#footnote-ref-17)
18. Badin - Etienne Théodore naquit à Orléans le 17 juillet 1768. Il fit ses études à Paris, entra au séminaire des Sulpiciens, à Orléans, en 1789. En 1792, il s’embarque avec Flaget et David, pour l’Amérique, ils sont accueillis par Mgr John Carroll, à Baltimore. Badin est le premier prêtre ordonné en Amérique septentrionale, le 25 mai 1793. Il est envoyé à la Mission du Kentucky où il reste longtemps seul. A partir de juillet 1805, il fut aidé par Charles Nerinckx. Il fit un séjour en France de 1819 à 1828, puis retourna en Amérique et mourut à Cincinnati le 21 avril 1853.

Charles Nrinckx, né à Herffelingen (Belgique), le 2 octobre 1761, il fut ordonné prêtre en 1785. Il entra dans la clandestinité lors de l’invasion de la Belgique par les armée révolutionnaires françaises, en 1797. Il fut appelé en 1800 par Mgr Carroll et gagna Baltimore en 1804. En juillet 1805, il fut envoyé aider Père Etienne Badin, au Kentucky. Il fonda l’institut des Amies de Marie au pied de la Croix, pour l’éducation des filles. Il mourut à Sainte-Geneviève (Missouri), le 8 août 1824. [↑](#footnote-ref-18)
19. Le père et la mère de Père Urbain Guillet se virent obligés, quelques mois après la naissance de leur fils, en 1764, de s’embarquer pour Saint-Domingue, où de graves intérêts réclamaient leur présence. Son père y mourut. Sa mère, quelques années plus tard revint en France, mais en arrivant à Bordeaux, elle apprit l’insurrection des Noirs de Saint-Domingue, en 1790-1791. Aussitôt, elle s’embarqua de nouveau pour retourner à Saint-Domingue, tenter de sauver sa fortune. Elle ne revit pas son fils. (*Vie de Dom Urbain Guillet*, 1899, p. 3.) [↑](#footnote-ref-19)
20. Louis Antoine Langlois, était né le 25 décembre 1767 à Québec. Ordonné prêtre le 14 août 1791, il fut curé de l’Île-aux-Coudres, sur le fleuve Saint-Laurent, de 1793 à l’automne 1804. Il devint alors aumônier des Ursulines de Québec, d’où il partit le 12 juin 1806 pour rejoindre le Père Urbain à Baltimore, le 3 juillet 1806. Il fit profession le 21 novembre 1807, sous le nom de Frère Marie-Bernard et mourut le 3 décembre 1810. [↑](#footnote-ref-20)
21. Il s’agit de Père Marie-Joseph Dunand. [↑](#footnote-ref-21)
22. La Riedera, monastère ouvert pour les moniales, dans le canton de Fribourg, en Suisse, au retour de Russie. [↑](#footnote-ref-22)
23. Casey-Creek. [↑](#footnote-ref-23)
24. Visiter les sites consacrés à ces monuments :

[www.cahokiamounds.com/](http://www.cahokiamounds.com/) ou medicine.wustl.edu/~mckinney/cahokia/cahokia.html , on y fait mention de l’établissement des moines. [↑](#footnote-ref-24)
25. La Réforme de la Valsainte adoptée par les monastères fondés par cette abbaye. [↑](#footnote-ref-25)
26. Le Père Marie-Bernard mourut le 3 décembre 1810. [↑](#footnote-ref-26)